

PARMENON.
Quoi ! vous voulez qu'encor tout ceci soit perdu ?
PHÉDRIE.
Garde bien au retour de m'en rendre une obole.
PARMENON.
Vous serez obéi, monsieur, sur ma parole.
PHÉDRIE.
Je l'entends d'autre sorte, et veux qu'on donne à tous.
PARMENON.
Nous pouvons leur donner, et retenir pour nous.
PHÉDRIE.
Adieu ; que du soldat surtout il te souvienne.
PARMENON.
Fuyons vite d'ici, de peur qu'il ne revienne.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

GNATON.

Que le pouvoir est grand du bel art de flatter !
Qu'on voit d'honnêtes gens par cet art subsister !
Qu'il s'offre peu d'emplois que le sien ne surpasse !
Et qu'entre l'homme et l'homme il sait mettre d'espace !
Un de mes compagnons, qu'autrefois on a vu
Des dons de la fortune abondamment pourvu,
Qui tenant table ouverte, et toujours des plus braves,
Voulait être servi par un monde d'esclaves ;
Devenu maintenant moins superbe et moins fier,
S'estimerait heureux d'être mon estafier.
Naguère en m'arrêtant il m'a traité de maître :
Le long temps et l'habit me l'ont fait méconnaître :
Autant qu'il était propre, aujourd'hui négligé,
Je l'ai trouvé d'abord tout triste et tout changé.
Est-ce vous ? ai-je dit. Aussitôt il me conte
Les malheurs qui causaient son chagrin et sa honte ;
Qu'ayant été d'humeur à ne se plaindre rien,
Ses dents avaient duré plus longtemps que son bien,
Et qu'un jeûne forcé le rendait ainsi blême.
Pauvre homme ! n'as-tu point de ressource en toi-même ?
Ai-je répondu lors ; et ton cœur abattu
Manque-t-il au besoin d'adresse et de vertu ?
Compare à ce teint frais ta peau noire et flétrie ;
J'ai tout, et je n'ai rien que par mon industrie.
A moins que d'en avoir pour gagner un repas,
Les morceaux tout rôtis ne te chercheront pas.
Enfin veux-tu dîner n'ayant plus de marmite,
Imite mon exemple, et fais-toi parasite ;
Tu ne saurais choisir un plus noble métier.
Gardez-en, m'a-t-il dit, le profit tout entier :
On ne m'a jamais vu ni flatteur, ni parjure :

Je ne saurais souffrir ni de coups, ni d'injure ;
Et, lorsque j'ai d'un bras senti la pesanteur,
Je n'en suis point ingrat envers mon bienfaiteur.
D'ailleurs faire l'agent, et d'amour s'entremettre,
Couler dans une main le présent et la lettre,
Préparer les logis, faire le compliment ;
Quand monsieur est entré, sortir adroitement,
Avoir soin que toujours la porte soit fermée,
Et manger, comme on dit, son pain à la fumée :
C'est ce que je ne puis ni ne veux pratiquer.
Adieu. Moi de sourire, et lui de s'en piquer.
Il s'en trouve, ai-je dit, qu'à bien moins on oblige,
Et c'est là le vieux jeu qu'à présent je corrige.
On voit parmi le monde un tas de sottes gens
Qui briguent des flatteurs les discours obligeants :
Ceux-là me duisent fort ; je fuis ceux qui sont chiches,
Et cherche les plus sots, quand ils sont les plus riches.
Je les repais de vent, que je mets à haut prix ;
Prends garde à ce qui peut allécher leurs esprits ;
Sais toujours applaudir, jamais ne contredire,
Être de tous avis, en rien ne les dédire ;
Du blanc donner au noir la couleur et le nom ;
Dire sur même point tantôt oui, tantôt non.
Ce sont ici leçons de la plus fine étoffe.
Je commente cet art, et j'y suis philosophe ;
Le livre que j'en fais aura, sans contredit,
Plus que ceux de Platon, de vogue et de crédit.
Nous nous sommes quittés, remettant la dispute.
J'ai quelque ordre important qu'il faut que j'exécute.
De la part d'un soldat, que je sers à présent,
Je vais trouver Thaïs, et lui faire un présent ;
Il est tel que mon âme en est presque tentée :
C'est une jeune esclave à Rhodes achetée :
L'âge en est de seize ans, l'embonpoint d'un peu plus ;
La taille en marque vingt. Et pour moi, je conclus
Qu'elle soit, et pour cause, en vertu d'hyménée,
Aux desirs d'un époux bientôt abandonnée,
Ou je crains fort d'en voir quelque autre possesseur.
Ce grand abord de gens au logis de sa sœur,
Le scrupule des noms d'ingrate et de cruelle,
De ces cœurs innocents la pitié criminelle,
Cent autres ennemis d'un honneur mal gardé,
Marquent le sien perdu, du moins fort hasardé.
Mais entre eux le débat : n'étant point ma parente,
La suite m'en doit être au moins indifférente :
L'exposant au danger sans crainte et sans souci,
Je m'en vais la querir dans un lieu près d'ici ;
Et plutôt à quelque dieu qu'en passant par la rue
Du rival de mon maître elle fût aperçue !
Voici son Parmenon qui s'avance à propos ;
Pour peu qu'il tarde ici, nous en dirons deux mots

* Convientment.

SCÈNE II.

PARMENON.

Notre amant ayant dit mille fois en une heure :
Quoi ! s'éloigner des lieux où mon âme demeure !
N'irai-je pas ? irai-je ? enfin s'est hasardé ;
Et mille fois encor m'a tout recommandé
Que je prenne bien garde au nombre des visites
Qu'on peut rendre en personne, ou bien par parasites ;
Qu'aux environs d'ici nul ne fasse un seul tour
Dont mon livre chargé ne l'instruise au retour ;
Et que, si je surprends le soldat auprès d'elle,
Je tième des clins d'œil un registre fidèle,
Écrive leur propos de l'un à l'autre bout,
Ne laisse rien passer, et sois présent à tout :
Car le sage ne doit qu'à soi-même s'attendre.
C'eût été pour quelque autre un plaisir de l'entendre ;
Moi, qui sans cesse marche, et qui trotte, et qui cours,
Je ne vis qu'à demi de semblables discours,
Et je souhaiterais, du fond de ma pensée,
Que le dieu Cupidon eût la tête cassée :
Cela ferait grand bien aux pieds de cent valets.
J'approche de Thaïs, et voici son palais.
Quoi ! j'aperçois aussi notre flatteur à gage !

SCÈNE III.

PARMENON ; GNATON, conduisant Pamphile.

PARMENON.
Avance, homme de bien !
GNATON.
Contemple ce visage.
PARMENON.
Le coquin parle en prince, et n'est qu'un gueux parfait.
GNATON.
Tu te penses moquer, je suis prince en effet.
PARMENON.
Des fous, cela s'entend.
GNATON.
Quoi ! des fous ? Il n'est sage
Qui sous moi ne dût faire un an d'apprentissage.
PARMENON.
En quel art ?
GNATON.
De goinfrer.
PARMENON.
Je le trouve très-beau.
Si tu peux y savoir quelque secret nouveau,
Il n'est point d'industrie à l'égal de la tienne.
GNATON.
Va, tu mérites bien que je t'en entretienne ;
Seulement traitons-nous un mois à tes dépens.

PARMENON.

Volontiers : mais dis-moi, sans me mettre en suspens,
Quelle est cette beauté qu'en triomphe tu mènes.

GNATON.

Celle qui va bientôt t'épargner mille peines.
Je te trouve honnête homme, et suis fort ton valet.
D'un mois, par mon moyen, ni lettre, ni poulet,
Ni billet à donner, ni réponse à prétendre.

PARMENON.

Je commence, Gnaton, d'avoir peine à t'entendre.

GNATON.

Ni nuit à faire guet avec tes yeux d'Argus.

PARMENON.

Tu me gênes l'esprit par ces mots ambigus :
Veux-tu bien m'obliger ?

GNATON.

Comment ?

PARMENON.

De grâce, achève.

GNATON.

Avec toi pour un mois les courses ont fait trêve.

PARMENON.

Je le crois ; mais encor dis-m'en quelque raison.

GNATON.

Thaïs, par ce présent, sera toute à Thrason.

PARMENON.

Je veux qu'il soit ainsi : quelle en sera la suite ?

GNATON.

Pour un homme subtil, et si plein de conduite,
Tu devrais pénétrer et voir un peu plus loin :
Je veux, encore un coup, te délivrer de soin.
Thrason voyant Thaïs, ceux dont elle est aimée
Peuvent tous s'assurer que sa porte est fermée ;
Ton maître comme un autre ; et tu n'entendras plus
Ni souhaits impuissants, ni regrets superflus,
Ni Quel est ton avis ? ni Fais-lui tel message.

PARMENON.

Ah ! combien voit de loin l'homme prudent et sage !
J'avais peine à comprendre où tendait ce propos ;
Mais, grâce aux immortels, j'aurai quelque repos.

GNATON.

Dis, grâces à Gnaton.

PARMENON.

Et rien pour cette belle ?

GNATON.

A propos, que t'en semble ?

PARMENON, voulant toucher Pamphile.

O dieux ! qu'elle est rebelle !

Du bout du doigt à peine on ose lui toucher.

GNATON.

Nul mortel que Thrason n'a droit d'en approcher.

PARMENON.

Pour un si rare objet on peut tout entreprendre.

PAMPHILE
Dieux ! quelle patience il faut pour les entendre !
Gnaton, conduis-moi vite, et ne te raille point.

PARMENON.
De grâce, écoute-moi, je n'ai plus qu'un seul point.

GNATON.
Dis ce que tu voudras.

PARMENON.
Quel est son nom ?

GNATON.
Pamphile.

PARMENON.
Point d'autre ?

GNATON.
Que l'importe ?

PARMENON.
Est-elle en cette ville

GNATON.
Depuis un fort long temps ?

GNATON.
Ton caquet m'étourdit.

PARMENON.
Saurai-je son pays, son âge ?

GNATON.
Est-ce tout dit ?

PARMENON.
Tu te fais trop prier, n'étant pas si beau qu'elle.

GNATON.
Te confondent les dieux, et toute ta séquelle !
Je te sauve un gibet, te souhaitant ceci.

PARMENON.
Ton bon vouloir mérite un ample grand merci :
Un jour nous t'en rendrons quelque digne salaire.

GNATON.
Tu le peux sans tarder. Mais n'as-tu point affaire ?

PARMENON.
Pour toi, quand j'en aurais, je voudrais tout quitter.

GNATON.
De ce pas à Thais viens donc me présenter ;
Sers-moi d'introducteur.

PARMENON.
Tu ris ; mais il n'importe.

GNATON.
Entre seul, tu le peux.

GNATON.
Tiens-toi donc à la porte,
Et garde qu'on ne laisse entrer dans la maison
Quelque autre messager que celui de Thrason ;
Je t'en donne l'avis, comme ami de ton maître :
Et peut-être qu'un jour il saura reconnaître
De quelque bon repas ce conseil important.

PARMENON.
Encor deux jours de vie, et je mourrai content.

GNATON.
Il te faut bien un mois à la bonne mesure.

PARMENON.
Non, non, je te rendrai ces mots avec usure,

Dans deux jours au plus tard.

GNATON.
Nous le verrons. Adieu.

PARMENON.
Mon galant est parti : qu'ai-je affaire en ce lieu ?
J'avais dessein de voir cette sœur prétendue ;
Et je me trompe fort, ou c'est peine perdue
De s'en aller offrir, après un tel présent,
Notre vieillard flétri, chagrin, et mal plaisant ;
Mais il faut obéir.

SCÈNE IV.

CHÉRÉE, PARMENON.

PARMENON.
Où courez-vous, Chérée ?

CHÉRÉE.
C'en est fait, Parmenon, ma perte est assurée.

PARMENON.
Comment ?

CHÉRÉE.
L'as-tu point vue en passant par ces lieux ?

PARMENON.
Qui ?

CHÉRÉE.
Certaine beauté, qui, s'offrant à mes yeux,
N'a rien fait que paraître, et s'est évanouie.

PARMENON.
Vous en avez encor la vue tout éblouie.

CHÉRÉE.
O dieux ! Mais où chercher ? Que le maudit procès
Puisse avoir quelque jour un sinistre succès !

PARMENON.
Comment ? quoi ? quel procès ?

CHÉRÉE.
Ah ! si tu l'avais vue !

PARMENON.
Et qui ?

CHÉRÉE.
Cette beauté de mille attraits pourvue.

PARMENON.
Eh bien ?

CHÉRÉE.
Tu l'aimerais, et cet objet charmant
Ne peut souffrir qu'un cœur lui résiste un moment.
Ne me parle jamais de tes beautés communes ;
Leurs caresses me sont à présent importunes,
Rien que de celle-ci mon cœur ne s'entretient.

PARMENON.
Vraiment ! c'est à ce coup que le bonhomme en tient
L'un de ses fils aimait ; l'autre, plein de furie,
Passera les transports de son frère Phédrice.
De l'humeur dont je sais que le cadet est né,
Ce ne sera que jeu, dans deux jours, de l'ainé.

CHÉRÉE.
Aussi ne saurait-il avoir l'âme charmée
Des traits d'une beauté plus digne d'être aimée.

PARMENON.
Peut-être.

CHÉRÉE.
En doutes-tu ?

PARMENON.
C'est un trop long discours.

Vous aimez ?

CHÉRÉE.
À tel point, que si d'un prompt secours...

PARMENON.
Tout beau, demeurons là, ne marchons pas si vite :
Où prétendez-vous donc ce soir aller au gîte ?

CHÉRÉE.
Hélas ! s'il se pouvait, chez l'aimable beauté.

PARMENON.
Certes, pour un malade il n'est point dégoûté.

CHÉRÉE.
Tu ris, et je me meurs.

PARMENON.
Mais encor, quel remède
Faudrait-il apporter au mal qui vous possède ?

CHÉRÉE.
De ce mot de remède en vain tu m'entretiens,
Si par tes prompts efforts bientôt je ne l'obtiens.
Tu m'as dit tant de fois : Essayez mon adresse ;
Votre âge le permet, aimez, faites maîtresse.
J'aime, j'en ai fait une : achève, et montre-moi
Que mon cœur se pouvait engager sur ta foi.

PARMENON.
Je l'ai dit en riant, et sans croire votre âme,
Pour un discours en l'air, susceptible de flamme.

CHÉRÉE.
Qu'il ait été promis ou de bon, ou par jeu,
Si tes soins, Parmenon, ne me livrent dans peu
Cette même beauté qui captive mon âme,
Je ne vois que la mort pour terminer ma flamme.

PARMENON.
Dépeignez-la-moi donc.

CHÉRÉE.
Elle est jeune, en bon point.

PARMENON.
Celui qui la menait ?

CHÉRÉE.
Je ne le connais point.

PARMENON.
Le nom d'elle ?

CHÉRÉE.
Aussi peu.

PARMENON.
Son logis ?

CHÉRÉE.
Tout de même.

PARMENON.
Vous ne savez donc rien ?

CHÉRÉE.
Rien, sinon que je l'aime.

PARMENON.
Me voilà bien instruit. Quel chemin ont-ils pris ?

CHÉRÉE.
Tandis qu'elle arrêta mes sens et mes esprits,
Notre hôte Archidémide, avec son front sévère,
Est venu m'aborder, et m'a dit que mon père
Ne faillit pas demain d'être son défenseur
Contre l'injuste effort d'un puissant agresseur ;
Et, comme les vieillards sont longs en toute chose,
D'un récit ennuyeux il m'a déduit sa cause,
Tant, qu'après notre adieu je n'ai plus aperçu
L'objet de ce désir qu'en passant j'ai conçu.

PARMENON.
C'est être malheureux.

CHÉRÉE.
Autant qu'un homme du monde.

PARMENON.
Vous l'avez bien maudit ?

CHÉRÉE.
Que le ciel le confonde !

Depuis plus de deux ans nous ne nous étions vus.

PARMENON.
Il se rencontre ainsi des malheurs imprévus.
Celui qui la menait est quelque homme de mine ?

CHÉRÉE.
Rien moins. Tu le croirais un pilier de cuisine ;
Et lui seul, sans mentir, est aussi gras que deux.

PARMENON.
Son habit ?

CHÉRÉE.
Fort usé.

PARMENON.
Leur train ?

CHÉRÉE.
Je n'ai vu qu'eux.

PARMENON.
C'est elle assurément.

CHÉRÉE.
Qui ?

PARMENON.
Rassurez votre âme ;
Je connais maintenant l'objet de votre flamme.

CHÉRÉE.
L'as-tu vue ?

PARMENON.
Elle-même.

CHÉRÉE.
Et tu sais son logis ?

Je le sais
 PARMENON.
 CHÉRÉE.
 Parmenon, dis-le-moi.
 PARMENON.
 Chez Thais.
 Comme ils venaient d'entrer, je vous ai vu paraître;
 C'est un don que lui fait le rival de mon maître.
 CHÉRÉE.
 Il doit être puissant.
 PARMENON.
 Plus en bruit qu'en effet.
 CHÉRÉE.
 Qu'il m'en fasse un pareil, j'en serai satisfait.
 PARMENON.
 On vous croit sans jurer.
 CHÉRÉE.
 Mais qu'en pense Phédie?
 Je n'y vois point pour lui sujet de raillerie.
 PARMENON.
 Qui saurait son présent le plaindrait beaucoup plus.
 CHÉRÉE.
 Quel présent?
 PARMENON.
 Un vieillard impuissant et perclus,
 Sans esprit, sans vigueur, sans barbe, sans perruque,
 Un spectre, un songe, un rien, pour tout dire un eunuque
 Dont encore il prétend, contre toute raison,
 Pouvoir contrecarrer le présent de Thrason.
 Si l'on nous laisse entrer, je veux perdre la vie.
 CHÉRÉE.
 S'il est aussi reçu, qu'il me donne d'envie!
 PARMENON.
 Vous préservent les dieux d'un heur pareil au sien!
 Ce serait pour Pamphile un mauvais entretien.
 CHÉRÉE.
 Quoi! garder une fille et si jeune et si belle!
 Coucher en même chambre, et manger auprès d'elle,
 La voir à tout moment sans crainte et sans soupçon,
 Tu ne voudrais pas être heureux de la façon?
 PARMENON.
 Vous pouvez aisément avoir cette fortune:
 La ruse est assurée autant qu'elle est commune.
 D'un voyage lointain depuis peu revenu,
 Sans doute chez Thais vous êtes inconnu:
 Il faut prendre l'habit que notre eunuque porte;
 Vous passerez pour lui, déguisé de la sorte.
 Votre menton sans poil y doit beaucoup aider.
 CHÉRÉE.
 Et l'on me donnera cette belle à garder?
 PARMENON.
 Et sans doute à garder vous aurez cette belle.
 Mais après?
 CHÉRÉE.
 Innocent! je puis lors auprès d'elle

Boire, manger, dormir, lui parler en secret.
 PARMENON.
 Usez-en tout au moins comme un homme discret.
 CHÉRÉE.
 Tu ris?
 PARMENON.
 Des vains projets où l'amour vous emporte,
 Vous vous croyez dedans avant qu'être à la porte;
 Et, sans savoir encor quelle est cette beauté,
 D'un espoir amoureux votre cœur est flatté:
 Il faut auparavant s'acquérir une entrée.
 CHÉRÉE.
 L'échange proposé me la rend assurée.
 PARMENON.
 Oui, s'il se pouvait faire.
 CHÉRÉE.
 A d'autres, Parmenon!
 PARMENON.
 Quoi! vous avez donc cru que c'était tout de bon?
 CHÉRÉE.
 Tout de bon ou par jeu, derechef il n'importe;
 Et si je ne l'obtiens ou d'une ou d'autre sorte,
 Je suis mort.
 PARMENON.
 Mais avant que de vous engager,
 Pesez, encore un coup, la grandeur du danger.
 CHÉRÉE.
 Trop de raisonnement peut nuire en telle affaire:
 L'occasion se perd tandis qu'on délibère;
 Un autre la prendra, j'en aurai du regret.
 PARMENON.
 Mais au moins pourrez-vous me garder le secret?
 CHÉRÉE.
 Ne crains rien.
 PARMENON.
 Priez donc Amour qu'il favorise
 De quelque bon succès cette haute entreprise.
 CHÉRÉE.
 Amour! si sa beauté peut s'offrir à mes sens,
 Tu ne manqueras plus ni d'autels ni d'encens.

ACTE TROISIÈME.
 SCÈNE PREMIÈRE.
 THRASON.
 Il faut dire le vrai, j'en voulais à Pamphile;
 Et, bien que pour Thais un amour plus facile
 Étouffât celle-ci presque encore au berceau,
 Sans mentir, j'ai regret de perdre un tel morceau.
 Je ne sais quel remords tient mon âme occupée;

Mais encore être ainsi de mes mains échappée,
 C'est le comble du mal, et souffrir qu'un enfant
 Des lacs d'un vieux routier se sauve en triomphant.
 Me préservent les dieux d'une beauté naissante!
 Il n'est point de méthode en amour si puissante
 Qui ne fût inutile à qui s'en piqueroit:
 Souvent ces jeunes cœurs sont plus durs qu'on ne croit.
 Pour gagner son amour, je ne sais point de voie;
 C'est un fort à tenir aussi longtemps que Troie.
 J'aurais, sans me vanter, depuis qu'elle est chez moi,
 Réduit à la raison quatre filles de roi.
 J'eusse pu l'épouser, mais je fuis la contrainte;
 Le seul nom de l'hymen me fait frémir de crainte:
 Et je ne voudrais pas que mon cœur fût touché
 De l'espoir d'un royaume à Pamphile attaché.
 Rien n'est tel, à qui craint une femme importune,
 Que de vivre en soldat, et chercher sa fortune.
 On se pousse partout, on risque sans souci;
 Et qui n'y gagne rien n'y peut rien perdre aussi.
 Mais rarement Thrason se plaint-il d'une dame:
 Jusqu'ici peu d'objets ont régné sur son âme
 Sans payer son amour d'une ou d'autre façon.
 Phédie en pourrait bien avoir quelque leçon;
 Je n'en pense pas plus, n'étant point d'humeur vaine.
 Voyons si notre agent aura perdu sa peine:
 Le voici qui s'approche.

SCÈNE II.

THRASON, GNATON.

THRASON.
 Eh bien! qu'as-tu gagné?
 GNATON.
 Que de peines, seigneur, vous m'avez épargné!
 Je vous allais chercher au port et dans la place.
 THRASON.
 Tu me rapportes donc des actions de grâce?
 GNATON.
 Le faut-il demander? J'en suis tout en chaleur.
 THRASON.
 Enfin le don lui plaît?
 GNATON.
 Non tant pour la valeur,
 Que pour venir de vous; c'est là ce qui la touche,
 Et ce qu'à tous moments elle a dedans la bouche,
 Comme un des plus grands biens qu'elle ait jamais reçus.
 Vous ririez de l'ouïr triompher là-dessus.
 THRASON.
 Ce qui vient de ma part cause ainsi de la joie;
 J'ai cent fois plus de gré d'un bouquet que j'envoie,
 Qu'un autre n'en aurait de quelque don de prix,
 Fût-ce même un trésor.
 GNATON.
 Vivent les bons esprits!

Il n'est, à bien parler, que manière à tout faire.
 D'un travail de dix ans ce que le sot espère,
 L'honnête homme, d'un mot, le lui viendra ravir.
 THRASON.
 Aussi le roi m'emploie, et j'ai su le servir
 A la guerre, en amour, auprès de ses maîtresses,
 Quoique j'eusse souvent ma part de leurs caresses.
 GNATON.
 Mais s'il l'apprend aussi?
 THRASON.
 Gnaton, soyez discret.
 Je ne découvre pas à tous un tel secret.
 GNATON.
 (Tout bas, se tournant.)
 C'est faire en homme sage. Il l'a dit à cent autres.
 (Haut.)
 Le roi n'agréait donc autres soins que les vôtres?
 THRASON.
 Que les miens; et parfois se trouvant dégoûté
 Du tracas importun qui suit la royauté,
 Comme s'il eût voulu... tu comprends ma pensée?
 GNATON.
 Prendre un peu de bon temps, toute affaire laissée.
 THRASON.
 Cela même. Aussitôt il m'envoyait querir:
 Seuls ainsi nous passions les jours à discourir
 De cent contes plaisants que je lui savais faire;
 Et s'il se présentait quelque importante affaire,
 Après avoir le tout entre nous disposé,
 Son conseil n'en avait qu'un reste déguisé;
 Et souvent, malgré tous, ma voix était suivie.
 GNATON.
 Lors chacun d'enrager, mourir, crever d'envie?
 THRASON.
 Et Thrason de s'en rire.
 GNATON.
 A l'oreille du roi?
 THRASON.
 Qui peut te l'avoir dit?
 GNATON.
 C'est qu'ainsi je le croi.
 THRASON.
 Sur ce propos, un jour qu'il remarquait leur peine,
 Le chef des éléphants, appelé Métasthène,
 Des plus considérés près du prince à présent,
 Ne se put revancher d'un trait assez plaisant.
 Il machait de dépit quelque mot dans sa houe,
 Et me tournant les yeux: Qui vous rend si farouche?
 Sont-ce les bêtes, dis-je, à qui vous commandez?
 GNATON.
 Et le roi, qu'en dit-il?
 THRASON.
 Nous étant regardés,
 Il ne put à la fin s'empêcher de sourire.